

SATZ ODER SYNTAX. HISTOIRES D'UNE QUADRATURE

Didier Samain

ÉSPÉ de Paris/UMR 7597 « Histoire des théories linguistiques »

Résumé

En mêlant des observables relativement immédiats et des notions plus construites, le métalangage grammatical tend à lisser leur hétérogénéité, mais se met ainsi dans l'impossibilité d'articuler en syntaxe le « tout » (soit la phrase et/ou l'énoncé) et ses « parties ».

L'article expose les différentes façons dont cette aporie a été abordée à l'époque moderne, en montrant que, quel que soit le modèle adopté, elle ne pouvait être levée que par l'adjonction de postulats exogènes, sauf à opter pour une méréologie prenant acte de cette hétérogénéité. Cette solution impose de renoncer à toute idée intuitive de totalité.

Mots-clés

Cohérence épistémologique, forme phrastique, *Gestalt*, incommensurabilité, intuition, lexicalisme, méréologie, métalangage, variable cachée

Abstract

Grammatical metalanguage mixes up phenomena that can be more or less immediately observed and rather constructed ones, and hence tends to smooth them out. The result is the impossibility to link up in syntax the « whole » (i.e. the sentence) and its « parts ».

The paper presents the different ways this aporia has been dealt with during the modern period, and shows that no matter the adopted model, one could not solve it without introducing exogenous postulates, unless opting for a mereology that can include this heterogeneity. This solution forces to abandon any intuitive idea of wholeness.

Keywords

Epistemological coherence, *Gestalt*, hidden variables, incommensurability, intuition, lexicalism, mereology, metalanguage, sentence form

1. ÉNONCÉ DU PROBLÈME

Associons un effort d'imagination à une petite expérience de pensée. Supposons que nous rencontrions un linguiste persuadé qu'une langue est un système où tout se tient, et qui parvienne de surcroît à nous en convaincre. Hypothèse incongrue s'il en est, vitupérée jadis par Schuchardt et heureusement abandonnée, du moins dans ce numéro d'*HEL*. Mais soit. Cela suffirait-il à faire de la langue un « tout » ou une « totalité » ? Non, assurément. Nous aurions dans ce cas affaire à un

réseau de solidarités fortes, soit un ensemble virtuellement infini de dépendances réciproques, à rien en revanche qui s'apparente à une quelconque totalité. Et cela pour au moins deux raisons : ajouter au concept de système une prescription de clôture serait déjà doublement réducteur – dans le cas qui nous occupe, à la pétition de principe initiale s'en ajouterait une seconde, nourrie d'organicisme, à savoir que ce système est fermé. Y ajouter en outre une notion intuitive de totalité serait sans doute plus grave encore, presque une absurdité logique, puisque cela reviendrait à corrélérer un concept méthodologiquement construit, même s'il est critiquable, en l'occurrence une représentation historiquement datée des systèmes, et une notion d'un autre ordre, non construite, celle de totalité. La phraséologie populaire illustre ce constat en nous disant que le tout n'est pas égal à la somme de ses parties, une proposition sans contenu conceptuel assignable, et qui n'exprime justement rien d'autre que cette incommensurabilité entre les deux ordres de *notions*. Quant à leurs corrélats empiriques, le père de la Gestalt, Ehrenfels, était prudent et parlait plutôt de *qualités de forme* (*Gestaltqualitäten*), en évitant l'engagement ontologique qui a caractérisé certaines interprétations ultérieures de la Gestalt¹.

Que nous enseigne cette petite fiction ? Elle nous suggère que rien n'*émerge* d'une « structure » ainsi conçue. Cela, certes, n'hypothèque pas la possibilité même de phénomènes d'émergence dans le langage ou ailleurs, mais donne à penser que des relations ne conduisent par elles-mêmes qu'à d'autres relations. Que leur clôture, et *a fortiori* leur dépassement logique, sont donc extrinsèques, soit intuitifs (c'est le cas dans la Gestalt), soit artefactuels, soit l'un et l'autre à la fois. Cette différence logique entre somme et totalité, ou de quelque façon qu'on l'appelle, semble correspondre à un fait très général, comme le montre du reste l'histoire de la numération arithmétique. Sans même qu'il soit besoin d'évoquer l'invention du zéro, on se souviendra par exemple que, pour le Husserl de la *Philosophie de l'arithmétique* (1992a), le simple fait de traiter UN comme un nombre ordinaire, *eins* et non *Einheit*, revenait à introduire un opérateur qui inaugurerait la disjonction entre numération arithmétique et appréhension intuitive de la multiplicité. Tout comme avant lui Cantor, Husserl rappelle en effet que UN n'était pas considéré comme un nombre par les Pythagoriciens et il en conclut que la disjonction entre intuition et calcul est donc constitutive de l'arithmétique, et bien antérieure aux développements modernes de la théorie des nombres. Husserl la rapproche au passage de la distinction entre pluralité externe (de type additif) et pluralité interne (ex. *une rangée de soldats*). Si on suit l'argument husserlien, il en résulte donc qu'on a, très tôt, d'un côté le couple intuitif unité-multiplicité (*Einheit-Vielheit*), et, de l'autre, la quantité (*Menge*).

1 Ehrenfels (1890), traduction française in Fisette & Fréchette (2007). Je ne peux développer ce point, depuis longtemps documenté. Pour l'école gestaltiste berlinoise, puis américaine (Köhler, Koffka, Lewin...), les propriétés de forme sont substantielles, ce qu'a toujours rejeté l'école dite de Graz, qui adoptait une position plus kantienne.

On rétorquera peut-être que ce n'est jamais là qu'une illustration de la bonne vieille distinction entre concevoir et imaginer. Disons que cette distinction, qui semble justifier l'hypothèse d'une distorsion de principe entre les données de l'intuition et les données construites, en fournit sans doute une formulation rudimentaire. Au reste, pour l'auteur de *Philosophie der Arithmetik*, il s'agissait plus exactement, dans la ligne de Cantor ou Pringsheim, de l'autonomisation de ce qu'il appelle les « signes » par rapport aux « concepts », soit des systèmes symboliques à l'égard des représentations. Mais c'est la conséquence qui doit nous intéresser ici, laquelle nous dit que nous avons ainsi affaire, non à un, mais à deux rapports de l'un au multiple. – Qu'est-ce à dire ? Contentons-nous dans l'immédiat de considérer « UN » et « multiple » comme de simples étiquettes commodes, nonobstant ce qu'elles désignent au juste. Nous pouvons en revanche postuler que l'un de ces rapports se fonde sur l'intuition immédiate, et l'autre sur une construction plus ou moins abstraite. Or Husserl (*ibid.*, p. 242) fait observer que, rapidement, on ne remarque plus la différence entre les nombres « conceptuels » et ceux qui ne sont que « symboliques ». Dès lors, compter, c'est dériver des signes à partir d'autres signes selon des procédures formalisées, indépendamment de ce que ces signes désignent². Pour l'histoire des mathématiques, cette dualité contenait en germe une crise qui a culminé avec la querelle de l'intuitionnisme autour des travaux de Cantor, Dedekind et Weierstrass, naturellement mentionnés dans *Philosophie der Arithmetik*. Pour la question qui nous occupe ici, retenons simplement 1) que les mots humains reforment automatiquement un contenu, alors qu'il n'en va pas automatiquement de même en arithmétique et qu'en conséquence 2) – c'est en tout cas la thèse qu'on défendra ici – tout métalangage est par essence hétérogène, mêlant le formel et l'intuitif. Ce principe s'applique également et notamment à la grammaire, qui aborde, de manière souvent indistincte, des totalités intuitives et des totalités formelles. Et il en va de même de leurs éléments.

Que se passe-t-il en effet en grammaire ? Comme les mathématiques et bien plus qu'elles, la description grammaticale recourt aux deux types de rapports. Je peux décrire le phonème par un calcul combinatoire, comme je peux l'appréhender intuitivement, comme une *gestalt* sonore. Je peux tenter de théoriser la phrase à partir de règles syntaxiques, comme je puis m'intéresser, de façon délibérément naïve, aux mots et à l'énoncé, ce qui est différent. Si les choses étaient claires, si nous faisons clairement la part entre, d'un côté, ce qui revient à l'intuition, qu'on peut supposer proche de l'activité langagière ordinaire avec tout ce qu'elle a de réflexivité spontanée, et, d'autre part, ce qui est construit par la modélisation, alors

2 Ce décrochage trouve son aboutissement avec l'introduction des transfinis, c'est-à-dire de nombres avec lesquels il est possible de calculer, mais qui ne sont pas constructibles à partir des entiers naturels. Le coup de force cantorien avait suscité une forte résistance à l'époque de Husserl, et si la question est désormais réglée pour les mathématiciens, il n'est pas sûr qu'elle le soit tout à fait, même aujourd'hui, chez les philosophes. Sur la controverse entre Frege et Cantor, cf. Belna (1997, p. 131-158).

cette dualité serait sans conséquence. Le problème est que, bien souvent, il n'en est rien. On oublie alors que certains outils sont des modèles produisant ce qu'Husserl qualifierait de simples « signes » (l'essentiel des thèses structuralistes repose par exemple sur un tel oubli). Et, réciproquement, on ne voit pas toujours que tout n'est pas *que* modélisation « symbolique », que certains faits sont directement accessibles à l'intuition. C'est très probablement le cas du mot, sinon comme partie du discours, du moins comme lecte.

Au début du XX^e siècle, c'est-à-dire avec l'avènement de ce qu'on appellera plus tard la linguistique cognitive, s'était développé un débat que les protagonistes semblent avoir été incapables de trancher par des arguments rationnels. Il s'agissait de savoir ce qui, du mot ou de la phrase devait être considéré comme antérieur. Pour Wundt et les linguistes qui s'en réclamaient, seul est primaire l'énoncé, qui prend sa source dans une *Gesamtvorstellung*, une « représentation globale », tandis que le mot n'est guère que le résultat peu ou prou artefactuel d'une analyse ultérieure. À quoi d'autres, dont Paul (1880), mais aussi plus tard Sapir (1921), opposèrent l'argument de la réalité psychologique du lexème. On se contentera ici de mentionner la remarque factuelle de Sapir (*ibid.*, p. 34), qui fait observer que « *the naive Indian, quite unaccustomed to the concept of written word, has nevertheless non serious difficulty in dictating a text to a linguistic student word by word* », alors qu'il refusera en revanche d'isoler des radicaux ou des désinences au motif que cela ne produit aucun sens.

Cela suffit-il à invalider la position wundtienne ? Non, bien sûr. Les deux points de vue sont défendables. On peut en effet fort bien et tout à la fois estimer que la partie du discours est un artefact du métalangage et reconnaître à l'intuition du vocable une réalité psychologique. Chacun, psychologue, grammairien ou autre, se fonde sur ses propres observables. Le problème est que ces observables sont lissés dans le métalangage grammatical tout en restant hétérogènes, et qu'il n'est donc pas possible d'aller, sans décrochage logique, d'un observable à un autre. Il n'est pas possible, sans hiatus, c'est-à-dire sans solliciter un opérateur supplémentaire d'aller du lecte à la phrase, ou de l'énoncé à la classe de mot (la « partie du discours »). Et ce ne sont là que les cas plus flagrants, car il n'est pas non plus évident d'aller de la classe de mots à la phrase. Quel que soit l'observable pris comme point de départ, il ne saurait donc conduire à l'ensemble des objets.

Cette observation nous fournit déjà une explication plausible des apories précédentes, concernant l'impossibilité de passer du système à la totalité. On ne passe pas du système à la totalité, disions-nous d'emblée, parce que le système est un construit, alors que la totalité correspond le plus souvent à une intuition non formelle. Il se pourrait donc que la difficulté tienne au moins pour une part au fait que la grammaire a constitué sa taxinomie en recourant en permanence aux deux modalités fondamentales. Nous mélangeons constamment, et souvent inconsciemment, les deux régimes sémiotiques, et rien ne dit que cette intrication entre construits logiques et données de l'intuition soit simplement conjoncturelle.

Bien sûr, on pourra toujours évoquer ou objecter le vieil argument kantien, qu'il n'y a pas d'intuition totalement non construite, ni de construit totalement dépourvu d'intuition. Sans doute. Mais cela n'enlève pas toute pertinence méthodologique à l'idée de différencier entre modèles construits et données de l'intuition, tout en prenant simultanément acte du fait que leur différence est lissée par le métalangage. Si on songe aux réflexions sur le mot et la phrase, cela peut donner par exemple ceci : il y a des données qu'on peut appeler intuitifs ou quasi intuitifs : le lecte, l'énoncé, ou encore la syllabe, car tout locuteur, même analphabète, est capable de syllaber, d'identifier des sémantèmes, et des énoncés. Il y a en revanche des choses qu'il ne saura pas faire spontanément, comme identifier un phonème ou un morphème grammatical (qui « ne veut rien dire »). La description grammaticale mixe en permanence des éléments intuitifs et des éléments non intuitifs, et le passage d'un plan à l'autre ne va pas de soi.

Résumons donc rapidement ce qui précède. Notre thèse de départ est qu'il n'est pas possible d'articuler la partie et le tout, sauf à solliciter des opérateurs extrinsèques, pour la raison que partie et totalité sont des notions hétérogènes. Nous y avons ensuite ajouté une hypothèse corollaire en supposant que le métalangage sollicite, non pas un, mais deux modes d'unité et de multiplicité, qu'il peine à distinguer, quand il ne les lisse pas purement et simplement. Ce sont quelques sédimentations historiques de ce problème qu'on se propose d'exposer sommairement ici.

2. *WORTART ET SATZTEIL*

2.1. Souligner l'ambiguïté de la notion historique de « partie du discours » est banal. On considère usuellement que c'est à partir de l'abbé Girard que la différence entre classe lexicale et classe fonctionnelle est à peu près stabilisée, et c'est en tout cas à lui que se réfèrent le plus souvent les Allemands qui thématisent, à partir des dernières années du XVIII^e siècle, l'opposition entre *Wortart* et *Satzglied*. C'est là la forme la plus immédiate, aujourd'hui banale, de notre hiatus : si nous décomposons une totalité supposée, disons une « phrase », nous n'aboutissons pas à des briques élémentaires, car ces briques ne sont pas produites par l'analyse. Songeons par comparaison à un texte qu'on peut juger inaugural de sa discipline, en l'occurrence le discours préliminaire du *Traité* de Lavoisier :

Toutes les substances que nous n'avons pas encore pu décomposer par aucun moyen [écrit Lavoisier] sont pour nous des élémens ; non pas que nous puissions assurer que ces corps que nous regardons comme simples ne soient pas eux-mêmes composés de deux ou d'un plus grand nombre de principes, mais puisque ces principes ne se séparent jamais, ou plutôt puisque nous n'avons aucun moyen de les séparer, ils agissent à notre égard à la manière des corps simples & nous ne devons les supposer composés qu'au moment où l'expérience & l'observation nous en auront fourni la preuve. (1789, p. vii)

En grammaire, ça ne marche pas, cette définition méthodologique de l'élément n'est pas praticable parce qu'on a beau entendre çà et là que seule la phrase ou énoncé [*Satz*³] est une entité naturelle, que les éléments sont des artefacts du grammairien, il suffit aux gens qui défendent les classes lexicales, ce fut le cas généralement des comparatistes, de rétorquer : mais ces classes, elles sont là ! C'est une donnée empirique. Il y a des formes observables⁴!

Dans le monde germanophone, Becker (1827), qui hérite directement de Girard, distingue ainsi entre *grammatische Bedeutung* (syntaxique) et *etymologische Bedeutung* (lexicale) :

Nous appelons signification grammaticale du mot la signification qui fait partie d'une relation phrastique dans la phrase. C'est à son origine que nous reconnaissons la signification étymologique d'un mot, c'est-à-dire le concept qu'exprime le mot pris pour lui-même ; c'est à la place qu'un mot occupe dans la phrase en tant que sujet, prédicat ou objet que nous reconnaissons sa signification grammaticale, c'est-à-dire la signification qu'a le concept en tant que membre d'une pensée dans le discours [*Rede*].

Chaque facteur d'une relation phrastique est certes généralement exprimé par une catégorie lexicale [*Wortart*] correspondant à son concept, en l'occurrence le sujet et l'objet par un substantif, le prédicat par un verbe ou un adjectif, et l'épithète par un adjectif ; mais il arrive très fréquemment qu'un facteur soit exprimé par une autre catégorie, par exemple le prédicat et l'attribut par un substantif, et l'objet par un adjectif. En pareilles circonstances, on ne peut appréhender la signification grammaticale par la catégorie⁵. (p. 7-8)

Autre exemple, qui montre bien que les héritiers de la grammaire générale sont conscients du hiatus entre classe et fonction, le manuel de Wurst :

On ne peut se représenter la naissance de la phrase [...] comme si cette dernière était assemblée à partir de mots, par exemple composée d'un sujet, d'une copule et d'un prédicat. Il faut au contraire concevoir la phrase (la pensée, le jugement) comme un *tout* [*Ganzes*], en fonction duquel et dans lequel seulement sujet et prédicat peuvent être distingués comme des *parties* [*Teile*] de ce tout. (1838, p. 40)

Becker (1841² [1827¹], p. 9) subsume sous le mot *logique* ce qu'il appelle

- 3 Comparé à l'allemand *Satz*, l'hétérogénéité du métalangage grammatical est atténuée en français, puisque la distinction entre donnée intuitive et artefact formel y est esquissée par l'emploi différencié de *phrase* et *énoncé*. C'est la raison pour laquelle il m'arrivera fréquemment de ne pas traduire *Satz* dans les pages qui suivent.
- 4 Les données didactiques invitent du reste à des conclusions semblables, en montrant que les élèves identifient plus aisément une classe de mots qu'un groupe fonctionnel. Sans exclure que l'enseignement grammatical en France y soit pour quelque chose, on est enclin à penser qu'il s'agit aussi d'une question d'accessibilité cognitive. Auquel cas, la partie du discours serait proportionnellement plus apparentée aux « formes prégnantes » de la Gestalt ou au « niveau de base » de la sémantique cognitive, et serait donc une manifestation relativement directe de la facette intuitive du couple unité/multiplicité. (Données issues du matériel analysé dans le cadre d'un séminaire de didactique à l'ÉSPÉ de Paris).
- 5 Ici et dans la suite de l'article, les traductions des textes allemands sont de mon fait.

« la facette de la langue orientée vers l'intelligence », par opposition à « la facette orientée vers la manifestation sensible ». Soit à peu près la même chose que la forme interne chez Humboldt, ou la « psychologie » chez Steinthal. Pour Becker en effet, l'activité est entièrement du côté des processus mentaux, dont l'expression linguistique n'est qu'une coquille. Les *Satzglieder* ne sont donc pas directement dérivés de la phrase, mais des trois relations phrastiques fondamentales – prédicative, attributive (au sens logique) et objective –, qui correspondent aux relations nécessaires de la pensée. L'impossibilité de passer de l'élément-*Wort* à la totalité-*Satz* est dans ce cas définitoire. Cela peut néanmoins se retraduire en jargon semi grammatical. Juste un exemple illustratif tiré de l'un des premiers modèles verbo-centrés, celui de Götzinger, pour qui le verbe est le support [*Träger*] de la phrase, le sujet et les autres constituants sont des éléments « portés » (1839, p. 79)⁶, et qui affirme que, sans ce support, « l'articulation vivante se désagrègerait en un squelette inerte car l'âme lui serait ôtée » (p. 126).

Pour suturer le hiatus entre les classes fonctionnelles obtenues par l'analyse et les unités empiriques, on recourt dès le XIX^e siècle à une solution *ad hoc* très simple, appelée à quelque succès au siècle suivant, on postule une opération d'*Umformung*, de transformation d'une catégorie en une autre, soit ce qu'on appellera aussi plus tard en français une translation. Les mauvais esprits lui reprocheront d'avoir juste mis un nom sur un mystère, mais peu importe. Admettons. On pourrait penser que les choses en seraient restées là. Nullement, et pour une raison bien simple : est-ce que la thématization du hiatus entre forme et fonction, et sa résolution imaginaire par la transformation, suffit à articuler les éléments pour en faire une totalité ? Bien sûr que non, car, comme on le rappelait en préambule, un réseau serré de relations ne suffit pas à constituer une totalité. Dans le cas présent, avec le concept syntaxique de classe fonctionnelle, on construit au mieux une grammaire dépendancielle. Cette perspective dépendancielle se trouve alors complétée par des postulats supplémentaires, sans contenu assignable, fonctionnant peu ou prou comme les « variables cachées » de la mécanique quantique, et qui ne sont donc ni syntaxiques, ni même grammaticaux *stricto sensu*.

Nous verrons dans un instant dans quelle mesure la grammaire comparée y a renoncé. De surcroît, ces postulats, ou ces variables, ne suffisaient pas de toute façon à résoudre tous les problèmes. Car comment rendre compte dans ce cadre des subordonnées qui ne relèvent pas de l'*Unterordnung*, de la subordination ? Que faire des interjections et plus généralement des *Sätzchen* (les « phrasillons » de Tesnière) ? Que faire des phénomènes d'accord, qui semblent contredire le modèle verbo-centré ? Ceci conduit par exemple Bauer et Duden (1882, p. 127) à considérer que le prédicat est logiquement superordonné au sujet, tout en lui

6 Les grammaires dépendancielles au sens moderne apparaissent dès le XVIII^e siècle (*Valenztheorie* se trouve chez Meiner, 1781) et deviennent usuelles à partir des années 1830. Thrämer (1850) parle de *Valenzmodell*. Chez Becker, la grammaire est à la fois dépendancielle et onomasiologique.

étant grammaticalement subordonné, pour des raisons d'accord. Réciproquement, dès lors qu'on admet une dépendance « logique » ou « psychologique » ou « sémantique » (ces mots désignent la même variable cachée et assurent donc la même fonction épistémologique), il faut encore y ajouter les phénomènes de cohésion textuelle. Passant, sur le mode cartésien, du jugement au raisonnement, Götzinger (1830, p. 215) élargit ainsi aux relations qu'il appelle « logiques » la distinction entre « principale » et « subordonnée », pour intégrer ces phénomènes dans la dépendance. Dans la maxime *Qui s'active ne meurt jamais de faim ; celui-là, la faim le reluke sans doute par la fenêtre, mais elle ne franchit jamais le seuil de sa maison*⁷, puisque la première proposition [Satz] exprime la pensée principale, elle est donc la « proposition logique principale » [*logischer Hauptsatz*] à laquelle la seconde est logiquement subordonnée.

À ce stade, la boîte de Pandore est ouverte. Non seulement ces relations « logiques » fonctionnent à nouveau comme des variables cachées, difficilement corrélables à des observables grammaticaux, mais cet élargissement de la dépendance au-delà de l'observable factuel immédiat, ouvre sur des séries virtuellement infinies. *Exit* la relation des parties et du tout.

2.2. L'appel à de tels critères paraîtra de toute façon peu légitime aux yeux des comparatistes, pour lesquels, si la grammaire est une science empirique, épistémologiquement abstinent et fondée sur les seuls observables, on ne peut conserver la conception mentaliste de la phrase issue de la grammaire générale, et on évitera notamment de recourir à la prédication. Ceci a eu pour conséquence que la tendance dominante durant la période a été d'aborder la syntaxe autant que faire se peut en termes exclusivement dépendanciers, et de n'évoquer la phrase qu'avec réticence. La fameuse définition du mot par Meillet (1921, p. 30) comme « association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi grammatical donné » en résume la conception syntaxique standard. Il faudra attendre Wundt ou Ries, vers la fin de la période, pour voir réapparaître des démarches différentes au sein de la grammaire universitaire.

Toutefois, si la conception prédicative de la phrase s'efface, l'opposition entre *Satzglied* et *Wortart* se maintient chez les comparatistes, pour qui la syntaxe est une *Bedeutungslehre*, une théorie de la signification, au même titre que la sémantique lexicale, par opposition à la forme externe, que Schleicher venait de baptiser *morphologie*⁸. L'auteur emblématique de cette réaction fut sans doute Miklosich (1883, p. 1), qui définit la syntaxe comme la partie de la grammaire qui s'occupe

7 En allemand : *Ein fleißiger Mann stirbt niemals an Hunger ; denn den Fleißigen guckt der Hunger wohl am Fenster, aber er kommt nicht in die Hausthüre.*

8 C'est Schleicher qui a introduit en linguistique ce terme issu des sciences naturelles. Les propos tenus sur le naturalisme schleicherien sont fréquemment caricaturaux, mais ce choix terminologique était effectivement symptomatique.

de la signification des classes de mots et des formes de mots. Elle se décompose donc elle-même en deux parties, la première ayant pour objet la signification des classes de mots (soit la sémantique catégorielle), l'autre, la signification des formes de mots (soit la grammaire dépendancielle). Erdmann (1887, p. 956-957), reprend presque littéralement la définition de Miklosich et poursuit

Pour chaque classe de mots, je fournis les types d'emplois dans lesquels elle apparaît, soit seule, soit en relation avec d'autres. Ensuite de quoi, j'étudie l'emploi de chaque formation du verbe, et m'applique à faire de même avec chaque nom. Cette mise en ordre effectuée, il est possible d'aborder la construction de chaque phrase à partir de composants individuels⁹.

Pour ces auteurs, il s'agit de constituer un modèle syntaxique sur une base lexicale et sémasiologique, ce qu'exprime la définition de Meillet rappelée plus haut. Cette attitude a persisté jusqu'à aujourd'hui. Une illustration particulièrement nette en est la *Word Grammar* de Hudson (1984), qui va jusqu'à remplacer *utterance* par *strings of words*, et qui affirme textuellement que « the structure of the whole is nothing but the sum of the structures of the words ». Ce lexicalisme, autant dire ce nominalisme radical, présente des avantages, et notamment celui de supprimer certaines apories traditionnelles des grammaires de constituants, comme le *subject sharing*. S'il n'existe que des dépendances locales, développant des zones d'attraction autonomes, ce genre de problème n'existe tout simplement pas¹⁰.

Les choses sont cependant moins simples qu'il n'y paraît. Premièrement, c'est le prix à payer, l'élémentarisme lexical sacrifie *de facto* toute idée de totalité, ce que Ries (1894) n'a pas manqué de le lui reprocher : même en admettant qu'il soit possible de bâtir une phrase à partir des éléments, dit Ries, il manquerait l'image globale [*Gesamtbild*]. Les parties constitutives de la phrase sont abordées en des endroits différents (puisqu'on a, d'un côté, une théorie morphologique de la dépendance et, de l'autre, une théorie des groupes fonctionnels), mais la phrase elle-même n'est abordée nulle part. L'appel riesien à ce *Gesamtbild* suffit ainsi à montrer qu'il n'est décidément point de salut pour la phrase sans axiome hétérogène. Mais l'empirisme à la Hudson rencontre lui-même rapidement ses limites. L'auteur propose, comme d'autres, un concept élargi de valence, incluant les circonstants. Et le lecteur ingénu est alors tenté de demander naïvement sur quoi repose la distinction entre actant et circonstant. Est actant ce qui est

9 Le premier volume des *Grundzüge der deutschen Syntax* d'Erdmann (1886) avait donné matière à un compte rendu peu amène de Ries dans *Deutsche Literaturzeitung*, entraînant une réponse d'Erdmann, puis une contre-réponse de Ries dans la même revue, puis dans son livre *Was ist Syntax ?* (1894) qui sera abordé plus bas.

10 D'un point de vue purement cognitif, le dépendancialisme strict est à mon sens une hypothèse plausible, que j'avais esquissée jadis dans le cadre d'une réflexion sur les pathologies du langage. Je ne vois pas de raison d'abandonner la position que j'avais exposée alors (Samain 2000).

nécessaire à la complémentation formelle du verbe. (Et réciproquement.) Hudson argue qu'il existe un rapport de proportion inverse entre sélection sémantique et sélection formelle (*ibid.*, p. 120). Mais l'argument ne vaut, dans le meilleur des cas, qu'en présence de marques formelles identifiables, quelles qu'elles soient. Que représente-t-il dans le cas contraire, sinon un moyen d'éviter la question fâcheuse, qui consisterait à se demander si ce ne sont pas en définitive toujours les propriétés sémantiques du verbe qui fondent l'actance, en nous ramenant par ce détour aux vieilles oppositions wundtiennes entre détermination interne et détermination externe, ou entre liaison ouverte et liaison fermée ? Force est donc de constater que tout cela ne se fonde pas sur des observables très empiriques, et présuppose au moins la thèse implicite que les structures syntaxiques possèdent *un nombre limité de dimensions*¹¹. L'argument ne tient donc, à nouveau, qu'au prix d'un postulat supplémentaire. Chassez les variables cachées de la phrase, elles reviennent par la dépendance. Ce tour de passe-passe se retrouve chez d'autres contemporains tel, en France, Lemaréchal (1989, p. 236), qui admet l'existence de valences non marquées. Admettons encore, mais voilà qui nous ramène à la question précédente : sur quoi une syntaxe sans marqueur syntaxique peut-elle se fonder sinon, de nouveau, sur de l'inobservable ? À moins que ce ne soit tout simplement sur notre connaissance empirique du monde¹². Et donc, dans tous les cas, sur autre chose que de la syntaxe. L'appel aux variables cachées, ou aux postulats implicites, ne cesse donc pas avec l'école positiviste. Sur ce point du moins, on observe une continuité entre grammaire générale et grammaire comparée.

Ces pétitions de principe avaient conduit dès 1885, un auteur comme Wegener à souligner les limites du lexicalisme en matière de syntaxe, et à en tirer les conséquences : non seulement le mot par lui-même ne conduit pas à la phrase ou à la proposition, ni à un tout quelconque, mais en soi, il ne conduit nulle part. Soit le verbe *seller* dit Wegener (1885, p. 138). Je comprends qu'il faut faire quelque chose avec la selle, mais quoi ? Loin de nous conduire au tout de la proposition, les éléments formels ne me fournissent ici que des briques et du ciment, sans véritable plan de construction. La position de Wegener, qui défend une conception strictement indiciaire du signe, peut paraître maximaliste. Elle avait du moins le mérite de montrer que, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire lorsqu'on dispose

11 Je reviendrai plus loin sur ce point. En ce qui concerne la distinction entre liaisons ouvertes et liaisons fermées introduite par Wundt et reprise ensuite par des linguistes, elle tient à ce que ce dernier utilisait un modèle mixte, par dépendance et par constituance. Wundt en conclut (1900, p. 310), qu'« il existe deux types de liaisons entre les mots dans une phrase, qu'on peut appeler, les unes, des liaisons fermées, et les autres, des liaisons ouvertes ». Cette opposition correspond approximativement à celle entre actance et circonstance, mais il n'est pas possible d'en exposer l'argumentation ici.

12 Cf. Lemaréchal (*ibid.*) : « Certaines langues présentent un cas extrême : une partie des énoncés peut être dépourvue de relateurs. [...] Si dans les chaînes sans marque, les [...] relations s'établissent en l'absence de relateurs, [...] c'est uniquement le fait de la vraisemblance qui joue au niveau du système, dans le cadre imposé par la valence du verbe [...] »

d'indices formels et de règles dépendanciennes (car si la morphologie n'est pas marquée par des morphes, bien palpables, nous n'aurons même pas cela !), nous avançons d'unité en unité, sans jamais atteindre une signification complète.

3. AVATARS DE LA TOTALITÉ

3.1. Finalement le tournant empiriste et la substitution de la dépendance à la prédication, la priorité accordée à l'unité-mot, supposément observable, sur la proposition, n'aura servi de rien. Même en élargissant le modèle dépendantiel, il n'est pas possible d'arriver à quelque totalité que ce soit, ni même à une clôture, par exemple à celle censée séparer la frontière entre actants et circonstants, sans recourir, encore et toujours, à des variables extrinsèques. Entendons-nous bien : l'éventuelle impression de complétude suggérée, par exemple, par le stemma tesnérien est exogène. Elle n'est pas le produit des liens de dépendance, mais du stemma lui-même, soit la figuration graphique, et du postulat d'isologie contenu dans la métaphore dramatique.

Ce postulat est du reste explicite chez Thom, qui affirme ainsi dans *Morphogenèse et imaginaire* (1978, p. 57) que les structures syntaxiques sont des images appauvries et simplifiées des interactions dynamiques les plus banales de l'espace-temps. Tout effet de sens serait donc selon lui lié à « la capture d'une forme imaginaire par une forme réelle ». En d'autres termes à la reconnaissance d'une forme extérieure qui se trouve assimilée à une forme intérieure¹³. Le réalisme de Thom hérite ici tout à la fois de Tesnière, de la Gestalt, mais aussi de Wundt, qui défendait, contre Marty, la thèse réaliste du caractère directement géométrique de la perception, faisant donc de la totalité une donnée objective.

Et ceci nous ramène à un principe gestaltiste souvent oublié : pour refermer notre boîte de Pandore, il nous faudrait introduire, outre le postulat d'isologie, au moins une hypothèse *ad hoc*, celle que l'espace syntaxique présenterait un nombre limité et calculable de dimensions. Ainsi formulée, cette option « thomiste » peut paraître spéculative. Mais Thom n'ignore probablement pas qu'il s'est agi d'une thèse constitutive de l'école berlinoise de la Gestalt, documentée par Koffka, lequel avait tenté de montrer (1935, p. 163-164) que, contrairement à l'espace des stimuli, l'espace phénoménologique n'est pas indéfiniment divisible. Sans doute cette hypothèse a-t-elle des racines un peu plus anciennes, mais peu importe, on vient à ceci : pour faire une théorie de la phrase ou de l'énoncé, il nous faut faire l'hypothèse qu'elle présente une configuration, une *gestalt*, et que cette configuration se structure sur un nombre strictement limité de points remarquables. Voilà qui nous conduit aux approches holistiques de la syntaxe. Si la stimulation

13 Propos analogues chez Petitot, qui considère de son côté (1979, p. 521) que « les cas sont dérivés de situations spatio-temporelles originaires ritualisés en schèmes syntaxiques ».

rétinienne est en perpétuel changement, écrit ainsi Koffka (*ibid.*, p. 175), ce qui lui correspond dans l'espace phénoménologique ou comportemental est un « monde parfaitement stable et ordonné », car « un fait ne peut être un fait que dans un ensemble intrinsèquement cohérent. » (p. 176). Dans la Gestalt berlinoise, le phénomène est donc au stimulus ce qu'est chez les Pragoïses le phonème de la phonologie à sa définition phonétique ; et, dans les deux cas, réduction eidétique et holisme sont intrinsèquement liés.

En quoi cela nous importe-t-il ici ? Ce qui importe est le point suivant : ce qui est stable, dénombrable et immédiat, c'est donc le *phénomène*, celui du monde comportemental ou encore de la phonologie¹⁴. C'est donc secondairement, dans le cadre de leur travail métalinguistique, que le psychologue et le grammairien identifient, qui des stimuli, qui des unités phonétiques. Notons au passage que ce fait redonne une certaine légitimité à une sémantique naïve des notions. Face aux tentations d'ontologiser les significations, il est certes utile de rappeler qu'il n'existe pas plus de significations universelles que d'objets neuraux statiques. Certes, mais encore ? Pour ne pas tomber dans la trivialité, sans doute est-il bon d'ajouter que la croyance implicite à de telles significations, corrélée au traitement du monde sous forme de catégories stables, fussent-elles floues et implicites, pourrait bien être, quant à elle, un fait, épilinguistique, premier¹⁵.

Quoi qu'il en soit, nous avons là une illustration de la difficulté évoquée en introduction, consécutive à l'intrication de deux modalités du couple {unité/multiplicité} et à l'hétérogénéité des métalangages qui en résulte. Nous avons souligné que ces deux modalités n'entretiennent pas la même relation à l'intuition, l'une étant plus immédiate (tel est le cas du pluriel dit « interne »), tandis que, par comparaison, l'autre apparaît médiante (c'est le cas du pluriel dit « externe »). L'appel à la phénoménologie en matière de grammaire est menacé par la même hétérogénéité. On conviendra qu'il y a aussi du stable et du permanent, autre

14 Présenter comme *phénoménale* la phonologie, dont les travaux de F. Albano-Leoni ont souligné à juste titre le caractère artefactuel, peut sembler paradoxal. Il y a ici trois choses à préciser. Premièrement, comme le montre suffisamment l'histoire de la numération, un artefact peut toujours être phénoménal au regard d'un autre artefact – selon moi, la phonologie l'est à l'égard de la phonétique, mais aussi la partie du discours à l'égard du groupe fonctionnel (voir ci-dessus note 4). Deuxièmement, l'hypothèse, qui n'a rien de bien révolutionnaire, est ici que la catégorisation en formes stabilisées présente une immédiateté épilinguistique. Troisièmement et enfin, le cas de la phonologie illustre de nouveau l'intrication du formel et de l'intuitionnel, tendue qu'elle est entre, d'un côté, l'artefact combinatoire, et, de l'autre, l'immédiateté de la *lettre*, *γράμμα*, de nos écritures alphabétiques. (Sur la nature artefactuelle du phonème : Albano-Leoni 2009 et 2014).

15 À un niveau déjà moins rudimentaire, il serait possible d'objecter que la « signification » n'est pas une catégorie anthropologique universelle, puisque certains peuples dits premiers ne semblent pas disposer de mot pour cette notion (cf. Riemer 2005). Cela ne constitue pas à mon sens un argument probant, car ce fait atteste alors simplement d'une intrication moins poussée du formel (en l'occurrence cette ménotation) dans l'intuitionnel langagier, et n'implique nullement que la catégorisation, en tant que phénomène cognitif primaire, s'y constituerait différemment.

chose donc que des données phonétiques ou de la variation objective, voire perçue. Le problème est toutefois que rien n'assure que ce donné stable soit identique, voire simplement isologue à celui identifié par la classification grammaticale. On peut même supposer le contraire. De même, il paraît évident qu'il existe des tous immédiatement intuitifs (ce que sont sans doute un *λόγος* ou un énoncé), et d'autres qui semblent être davantage des artefacts du métalangage (tels « la phrase », « la langue », ou encore « la société »). Toutefois, même s'ils ne sont pas directement observables, et quoi qu'ait pu en penser une amie du Général Pinochet¹⁶, leur existence n'en est pas moins effective, inférable d'autres artefacts, quant à eux bien tangibles et observables (tels des lois ou des règles grammaticales). Ce qui explique leur intrication avec les autres tous.

Pour en revenir au réalisme thomiste, sans doute est-il fondé à considérer que la décomposition de l'espace phénoménologique ou psychologique n'est pas infinie, mais le problème reste alors entier car cette décomposition ne permet donc pas par elle-même de sortir de l'espace phénoménologique. Espérer atteindre par cette voie celui de l'analyse grammaticale proprement dit, avec ses objets à elle (le morphème, la flexion, etc.), risque ainsi d'être illusoire. On rétorquera : mais pourtant les mots relèvent eux aussi de l'intuition ! C'est là, comme on l'a rappelé, une objection souvent avancée par le courant lexicaliste. Les mots oui, mais, justement ce qu'engendre la grammaire, ce sont à chaque fois (à chaque « niveau » si l'on y tient) des entités qui *ne sont plus* celles de l'intuition immédiate. Est-il besoin de rappeler que le mot n'est pas la partie du discours, l'énoncé n'est pas la phrase, etc.¹⁷? La stabilité commune aux phénomènes et aux catégories du métalangage n'implique donc pas leur identité. Or les thèses isologiques de Thom ou de Petitot présupposent justement que les données phénoménologiques (soit le versant intuitif) sont isologues à celles de l'analyse grammaticale. Il s'agit d'une pétition de principe.

3.2. Quelques mots sur une conception à certains égards voisine, due à l'un des pères de la psychologie expérimentale, Wilhelm Wundt. Même si elle est loin d'avoir connu chez les grammairiens le succès du lexicalisme sémasiologique des comparatistes, la *Gesamtvorstellung*, la « représentation globale » chère à Wundt, qui réinvestissait à nouveaux frais le binarisme aristotélicien, en représente l'alternative la plus connue. Ce fut probablement du reste l'une des sources de l'analyse américaine en constituants immédiats, sans doute par l'intermédiaire de Sapir.

Dans le détail, le modèle a connu de multiples avatars, y compris chez Wundt lui-même, mais leur point commun est en effet une approche non plus ascendante, mais descendante et analytique. En conséquence, les parties du discours, ou

16 « *There is no such thing as society* » (M. Thatcher, 31/10/1987).

17 Voir ci-dessus notes 4 et 13. Le résultat est une série non ordonnée de discontinuités logiques.

classes de mots, sont obtenues *a posteriori* par l'analyse, voire considérées comme de simples artefacts produits par cette analyse. Cela étant, il s'agissait, du moins chez Wundt, d'une théorie non pas grammaticale mais psychologique, dont l'objet était moins le *Satz* (phrase et/ou énoncé) que la *Vorstellung*, la représentation. Le passage de Wundt le plus fréquemment cité est extrait de sa *Völkerpsychologie*, qui définit en conséquence le *Satz* comme « l'expression langagière correspondant à l'analyse volontaire d'une représentation globale en ses éléments constitutifs disposés selon leurs relations logiques réciproques » (*ibid.*, p. 240)¹⁸.

Cette conception a exercé une influence durable chez les psychologues de l'époque. Delacroix (1924, p. 219 *sq.*), qui se réfère explicitement à Wundt, définit ainsi la phrase comme « analyse verbale d'une pensée, c'est-à-dire d'une représentation complexe ». Trente ans plus tard, Ombredane (1951, p. 212) la mentionne encore, en la considérant comme un progrès, même s'il lui reproche, comme d'autres, de « ne pas tenir compte des phrases à un seul mot, ni des valeurs affectives de la phrase ». Mais nombreux sont également les grammairiens qui s'y réfèrent. On se contentera ici de mentionner un contemporain, Dittrich (1903, p. 45), qui, après avoir mentionné la définition canonique, ajoute que « le *Satz* est l'élément primaire dans le langage », mais – effet d'époque et/ou disciplinaire ? – substitue à la *Gesamtvorstellung* le *Thatbestand*, le fait dans l'acception logique du terme, et suggère de remplacer *relations logiques* par *relations aperceptives*¹⁹. Il est incontestable, écrit ailleurs Dittrich (1902, p. 124), que la décomposition aperceptive d'un fait de signification est nécessaire pour qu'il y ait une signification phrastique. Ce critère ne suffit pas toutefois à définir tout le champ du *Satz* et rien que ce champ, car il se peut fort bien qu'un fait unique conduise à une décomposition en plusieurs phrases successives.

On voit ici apparaître une nouvelle difficulté, qui concerne cette fois, non pas la décomposition du *Satz*, mais la corrélation entre le *Thatbestand*, le fait, et les structures grammaticales. Nous retrouvons au passage l'hétérogénéité des métalangages précédemment évoquée : dans le cas qui nous occupe ici, cette hétérogénéité apparaît dans le hiatus entre, d'un côté, la représentation globale [*Gesamtvorstellung*] ou le fait [*Thatbestand*] et, de l'autre, le *Satz*. L'analyse d'un plan, nous dit Dittrich, n'est pas directement corrélable à l'analyse de l'autre. Mais alors, si un seul *Thatbestand* peut se dérouler analytiquement en un discours composé de plusieurs *Sätze*, quel critère trouver pour délimiter la frontière

18 La même définition est reprise dans *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie*, p. 68.

19 Dittrich introduit par ailleurs une asymétrie entre locuteur et récepteur, qui pose en substance que ce n'est pas le locuteur qui construit des phrases, mais plutôt son auditeur, à partir de la phonétisation [*Lautung*] livrée par le locuteur. « Une phrase, dit Dittrich, est une phonétisation de courbe intonatoire complète, par laquelle l'auditeur est induit à tenter la décomposition aperceptive relativement complète d'un fait de signification [*Bedeutungsthatbestand*], dont le locuteur juge qu'elle est correctement identifiable » (*ibid.*, p. 124).

supérieure de ce *Satz*²⁰? La solution proposée, si tant est qu'on puisse la qualifier de telle, mérite d'être citée :

Je ne vois ici d'autre issue [avoue Dittrich] que l'introduction du critère de complétude relative, y compris de la décomposition aperceptive du fait de signification, une complétude dont il n'est pas nécessaire qu'elle se produise de manière strictement simultanée à la complétude phonétique. (*ibid.*)

En termes plus ordinaires, ceci signifie que l'analyse « sémantique » du discours, pourtant réclamée par l'auteur, et l'analyse grammaticale ne sont pas homothétiques ; qu'il n'est donc pas possible d'atteindre les unités grammaticales en partant de la représentation globale ou du fait. À quoi s'ajoute, comme précédemment, l'objection des grammairiens à la thèse de la *Gesamtvorstellung* : le caractère d'immédiateté intuitive du mot, de « fait psychique absolument objectif », comme l'écrivait Weisgerber (1928, p. 12). Nonobstant cet aveu, on observera que Dittrich reconnaît explicitement qu'il lui faut *ajouter* un paramètre, au reste d'emploi malaisé (puisqu'il s'agit de complétude *relative*), pour obtenir une description satisfaisante, fût-elle séparée, de chacun des plans. Quoi qu'il en soit, la voie de la *Gesamtvorstellung* se révèle donc impraticable pour les mêmes raisons que le modèle thomiste.

3.3. Venons-en maintenant à une autre approche privilégiant également la globalité, cette fois d'un point de vue plus strictement grammatical, celle de Ries. Les formes de mots et les classes de mots sont artefactuels [*künstlich*], affirme ce dernier (1894, p. 93). Ils n'ont pas d'existence indépendante et

[...] il en va de même pour le phonème, qui lui non plus n'a pas d'existence indépendante, mais seulement dans et pour le mot. Le phonème ne vit que dans le mot, le mot dans le syntagme, et l'ensemble seulement dans la phrase, qui seule est une unité organique. Sans phrase, pas de mot, sans mot, pas de phonème. Dans la langue comme dans tout organisme complexe, tout est en relation avec tout, tout est conditionné par tout (*ibid.*)

Sans doute, accorde-t-il (*ibid.*, p. 46), le *Satz* est-il un assemblage de mots pourvu de sens, tout comme le mot est un assemblage de sons pourvu de sens. Mais si nous appelons *mot* chaque assemblage de sons lorsqu'il est devenu support autonome d'un sens, nous n'appelons pas *Satz* chaque groupe de mots pourvu de sens constitué en unité. L'auteur ne s'attarde donc pas sur le hiatus entre classe et fonction, mais sur celui entre groupe de mots et *Satz*.

Appeler « partie de phrase » [*Satzteil*]²¹ des groupes de mots [*Wortgruppen*],

20 Nous avons vu plus haut (*cf.* II.1, la citation de Göttinger) qu'un problème analogue se posait déjà, dans un contexte différent, avec le passage du « jugement » au « raisonnement ».

21 *Satzteil* est une traduction littérale de *pars orationis*. Dans l'usage courant, le français *partie du discours*, qui tend à n'être plus qu'un synonyme de « classe de mot », perd cette ambivalence, importante ici.

si simple et naturel que cela puisse au premier abord paraître, ne repose sur rien d'autre qu'un jeu de mots. Si on qualifie *la mort de César* de « *Satzteil* », ce n'est vrai que dans la mesure où l'on part d'une phrase dans laquelle *la mort de César* est sujet, objet, ou attribut nominal. Mais dans la mesure où le groupe de mots *la mort de César* assure l'une de ces fonctions syntaxiques, il ne se distingue en rien d'un mot simple de même fonction, et ne présente alors aucun intérêt particulier en tant que groupe de mots. Mais si on traite de la forme, de la signification et de la formation *du groupe de mots lui-même*, peu importera le plus souvent que ce groupe soit dans une phrase sujet, objet, ou attribut. Et si on analyse les lois selon lesquelles les mots isolés s'assemblent en groupes à l'intérieur des « parties de phrase », on perd totalement de vue la phrase, et donc aussi sa partie (*ibid.*, p. 52-53).

La notion de *Satzteil* ne peut donc donner le change sur la différence interne entre théorie du mot et théorie de la phrase, conclut Ries, et la série traditionnelle *son, mot, phrase* [*Satz*] est donc incorrecte. La série correcte est plutôt *son, mot, syntagme* [*Wortgefüge*]. Cette erreur est due selon lui (p. 48) à la dépendance historique de la grammaire par rapport à la phrase²². Or une concaténation de formes élémentaires conduit à des assemblages organisés [*Fügungen*] pas à un *Satz*. On ne peut par conséquent dériver une théorie de la phrase d'une théorie du mot, sauf à renoncer au principe qui impose de partir de la forme objective.

La limitation de l'investigation syntaxique à l'emploi des classes de mots et des flexions, observe Ries, est très ancienne, et tient au fait que ce sont les entités qui s'offrent le plus immédiatement à l'investigation, mais cela n'en constitue pas une justification. Le problème est en effet qu'il n'est pas possible d'intégrer toute la syntaxe dans la « sémantique ». Une telle définition surévalue l'importance des formes de mots et des types de mots, alors qu'il ne s'agit que des moyens les plus aisément accessibles à l'observation, et exclut des pans entiers de la syntaxe, comme l'ordre des mots et des phrases, la parataxe, l'hypotaxe, ou encore l'intonation (p. 31). Ces phénomènes sont bien des *Bestandteile*, des parties constitutives, de la phrase, mais ils ne se manifestent pas par des symboles lexicaux. Substituer comme objet de la syntaxe les *éléments de la phrase* à la *structure* [*Gebilde*] *de la phrase* est donc une erreur cardinale de cette démarche lexicaliste. Et puisque le concept et le terme de *Satz* appartiennent aujourd'hui au fonds des concepts grammaticaux de valeur générale, poursuit Ries, quelles que soient les discussions sur sa définition exacte, il en résulte que l'approche dépendancielle doit être considérée comme une régression.

La thèse que l'auteur cherche quant à lui à défendre est que les formations syntaxiques ont elles aussi une *forme*, et que cette partie proprement formelle de la syntaxe disparaît si on ne voit dans cette dernière qu'une *Bedeutungslehre*, une théorie de la signification, alors réduite à n'être qu'une sous-composante de la

22 Il s'agit d'une allusion à la tradition cartésienne, qui oppose le concept au jugement.

théorie du mot, qui ajoute à la « morphologie » proprement dite, une sémantique des « classes de mots » et des « formes de mots » (*i.e.* de leurs marques de relation). Autre façon d'énoncer la définition comparatiste canonique énoncée par Miklosich et reprise par Meillet. Mais comment identifier ce *Gebilde*, cette structure spécifique au *Satz*, et plus précisément le *Gesammbild*, l'image globale, qui le constitue comme tel et le distingue du groupe de mot ou syntagme (*Wortgefüge*) ? La ressemblance terminologique et la contemporanéité avec la *Gesammtvorstellung* wundtienne risque d'être un peu trompeuse, car il est bien question du *Sprachsatz*, de l'observable empirique, ni de la *Tatsache* logique, ni de la *Vorstellung* mentale.

Si l'image globale n'est fondée ni sur la proposition, ni sur la représentation, sur quoi peut-elle, ou doit-elle, se fonder ? Nécessairement, pourtant, sur des formes matérielles, mais nous butons alors sur une nouvelle aporie, que Ries énonce : les différences formelles entre des langues n'étant pas réductibles (c'était la leçon de la grammaire comparée), il est vain d'espérer identifier un trait structural phrastique universel. Et comme la nécessité de trouver un trait formel demeure, il ne voit qu'une issue à l'aporie. Le seul trait possible, en vient-il à dire, ne peut être que l'existence d'une forme grammaticale comme telle. C'est pourquoi, par exemple, l'interjection n'étant pas en ce sens « formée », elle sera considérée comme un tenant lieu de phrase et non comme une phrase²³. Et comme, dans ce domaine également, les règles varient d'une langue à l'autre, le critère sera donc ici l'existence d'un codage stabilisé, en d'autres termes, d'une *norme*, et d'une tradition grammaticale. Le pari d'attribuer au *Satz* un *Gesammbild*, une image globale empirique, concrète, ne peut donc être tenu qu'au prix d'une décision taxinomique.

Un historien des sciences humaines ne devrait s'inquiéter outre mesure de ce *fiat* normatif au cœur même de l'empiricité, et pourrait même être tenté de penser qu'il atteste d'une clairvoyance qu'on aimerait plus partagée aujourd'hui. Mais, s'agissant du problème qui nous occupe, il nous montre une fois de plus que le tout ne s'articule pas sur ses parties, que *Gefüge* et *Satz* sont bel et bien deux choses différentes, et qu'il nous faut encore et toujours, pour les articuler et accéder au tout, y ajouter une hypothèse auxiliaire.

4. DES TOTALITÉS SANS LE *SATZ* ?

4.1. Pas plus que la solution lexicaliste, la perspective holistique ne peut donc articuler le *Satz* et ses parties. Un modèle dépendancier pur ouvre sur des concaténations sans fin qu'il ne peut clore qu'en sollicitant des axiomes extrinsèques. L'approche

23 Cet argument est différent de celui généralement avancé pour exclure l'interjection de la syntaxe, qui allègue son caractère non prédicatif, donc non binarisable.

holistique souffre de l'hétérogénéité de son métalangage, et ne parvient aux unités qu'au prix de postulats tout aussi hétérogènes à son outillage de départ. Faut-il donc sacrifier le *Satz* pour au moins sauver la finitude ? C'est la voie empruntée par les théories qui ont rabattu la proposition sur la détermination. Du point de vue de la cohérence méthodologique, ce sacrifice présente indiscutablement un avantage, puisqu'il dispense de recourir au postulat extrinsèque qui sous-tendait aussi bien l'acte synthétique humboldtien²⁴ que la théorie du verbe substantif ou, plus tard, le signe d'assertion chez Frege. Le *Satz* est cette fois conçu comme une expression saturée, proche en cela d'une description définie à la Russell.

L'illustration la plus connue d'une voie de ce type est probablement la notion bühlienne de champ. Cette notion présente deux particularités, dont la première est de considérer la saturation comme un mécanisme multifactoriel, faisant appel à des variables hétérogènes. Bühler définit en effet comme champ tout environnement par lequel un signe quelconque prend signification, que cet environnement soit verbal ou non verbal (*e.g.* une portée musicale, une carte de géographie), symbolique ou non symbolique²⁵. Son autre particularité est de postuler clairement le caractère corrélatif de l'élément²⁶ et du tout. « Tous les symboles ont besoin d'un champ, écrit Bühler (2009, p. 308), et [...] chaque champ a besoin des symboles pour parvenir à une représentation utilisable. Les deux éléments [...] sont [...] reconnus comme des facteurs fondamentalement corrélatifs, qui doivent aussi être définis corrélativement²⁷. » Il s'agissait en l'occurrence pour l'auteur de solder le débat entre les héritiers de Wundt et ceux de la grammaire comparée, ou, si on préfère, entre holisme et élémentarisme. Cependant l'argument en lui-même n'était pas plus spécifique à la grammaire que le débat lui-même. On le retrouve, sans surprise, un peu plus tard chez les sociologues qui ont eu recours à leur tour à la métaphore du champ. Comme l'écrit Varenne (2011, p. 144),

L'idée clé, presque magique ici, est que ce qui est à la source du « champ » n'est rien d'autre que ce qui en subit depuis toujours déjà les lignes de forces [...] Car ce sont effectivement les éléments soumis au champ, plongés dans le champ,

24 Pour Humboldt, le verbe est l'instrument de cette synthèse, laquelle est « le produit de la force en jeu dans l'acte producteur de la langue à l'instant même de sa production, et elle en marque très exactement l'intensité. » Cette synthèse « provient de l'animation interne à laquelle se prête seule l'énergie à son plus haut degré de tension. » (1979, p. 474 ; 1974, p. 242-243, trad. P. Caussat.) À plus de deux siècles de distance, pareille formulation peut prêter à sourire, mais la notion quant à elle répondait à cette nécessité de suturer le hiatus.

25 Pour le détail, *cf.* le glossaire ajouté en annexe à l'édition française de la *Sprachtheorie* (Bühler 2009).

26 Il s'agit plutôt de « parties » au sens de la méréologie husserlienne que de parties dans l'acception intuitive du terme. J'y reviendrai *in fine*.

27 Le propos est récurrent. Voir encore : « La phrase ne saurait davantage avoir existé avant le mot, écrit-il, que le mot avant la phrase, parce que les deux sont des *éléments corrélatifs* d'un seul et même état [...] du langage humain. » (*ibid.*, p. 167.) Ou encore : « En vérité, mot et phrase sont deux moments corrélatifs dans la construction de la parole. Seul peut dire de manière satisfaisante ce qu'est un mot celui qui a déjà la phrase en vue lorsqu'il profère le mot, et inversement. » (Bühler 1992, p. 55-61. = Bühler [1936])

qui le réalisent et le maintiennent comme champ. Il n'y a donc pas de vrai rapport d'extériorité entre ce qu'est le champ et ce que sont les objets qui y sont plongés. Dans un champ électrique, ce sont les charges électriques qui à la fois créent et subissent le champ électrique qu'elles créent. [...] Les éléments qui y sont soumis sont aussi ceux qui contribuent à le maintenir et à le déformer.

L'éloignement par rapport à la tradition est de toute façon sensible car, en admettant que la notion bühlienne de champ fût censée fournir une définition techniquement satisfaisante du *Satz*, le concept en subit donc deux modifications substantielles. La première est une conséquence définitoire du repliement de la phrase sur la détermination, à savoir la disparition de sa dimension illocutoire. La seconde, qui résulte de la neutralisation de la distinction entre éléments langagiers et non langagiers, est l'élargissement de la « syntaxe » au-delà de la sphère grammaticale proprement dite. La solution adoptée, qui n'est pas celle du grammairien, tranche donc le nœud gordien du métalangage sans avoir à le dénouer : si n'importe quoi peut entrer en corrélation avec un signe, alors les paradoxes résultant de l'intrication, dans le métalangage, de données intuitives et formelles se dissolvent d'eux-mêmes. Le but n'est pas, comme chez le grammairien, d'organiser de manière cohérente, et si possible homogène, un rapport entre des parties et un tout au sein d'un énoncé, et moins encore d'une phrase, mais seulement d'identifier la valeur d'un signe dans un contexte donné. Tout en esquissant les conditions, au moins générales, d'une méréologie, le modèle de Bühler s'éloigne donc aussi bien de la conception compositionnelle du *Satz* que de sa conception analytique. Nous n'avons plus affaire à un métalangage grammatical s'épuisant à digérer son autre, mais à une *théorie de la technique* intégrant ce métalangage comme un système sémiotique parmi d'autres. Et pour ce faire, tout fait l'affaire. Vu sous cet angle, à l'aune des difficultés inhérentes au dualisme du métalangage, et au regard de la modélisation hiérarchisée, ou à défaut séquentielle, des « niveaux d'organisation » chers au structuralisme, on est tenté, sur ce point du moins, de tirer Bühler du côté de Leśniewski et des classes collectives.

4.2. À ce titre, et à condition de n'en pas rester aux clichés protopragmatiques d'usage sur le concept de champ, le cas de Bühler est philosophiquement intéressant, mais il reste par définition périphérique à la question grammaticale. Cela ne signifie pas toutefois que des grammairiens de profession n'aient pas emprunté la voie de la détermination. Ainsi Junker 1924, p. 58), qui estime que « le caractère élémentaire du mot au regard de la phrase n'est [...] pas constitué par le fait qu'il "constitue" la phrase, mais repose dans le caractère relativement indéterminé de sa signification ». En tant qu'élément de la phrase, le mot, ajoute-t-il, ne cesse pas d'être porteur de signification ou du moins en rapport à une signification ». Comprendons que, pour Junker, la distinction, nourrie de phénoménologie, s'établit entre description indéfinie et description définie. À la date, c'est cependant l'œuvre de P. Hartmann qui en fournit sans doute l'illustration

la plus achevée, en s'efforçant, autant que faire se peut, d'effacer la différence entre mot et phrase. Un *Satz*, écrit Hartmann (1969, p. 465), est la combinaison de déterminations potentielles (mots, noms, formes en tant qu'indices potentiels). C'est un assemblage de classes [*Klassenverband*] compatibles, soit « un signe ordinairement composé » (1959, p. 91).

La différence entre mot et phrase n'est donc pas selon lui (*ibid.*, p. 85) une différence de nature, car ce n'est qu'une différence d'*intention de détermination* qui fait qu'une combinaison a statut de composé ou de phrase. La détermination constitue une phrase lorsqu'elle représente l'unique intention, il y a en revanche simple nomination lorsque ce qui est ainsi déterminé entre dans un procès de détermination plus large. Auquel cas, le nom n'est qu'une détermination parmi d'autres²⁸. En tant que tel, le mot est compatible avec une chose, alors que, dans la phrase, il est compatible avec d'autres déterminations. Passer de l'emploi de la dénomination par le mot [*Namenverwendung*] à la construction de la phrase, c'est donc passer d'une identification simple à une identification complexe (p. 91).

Hartmann en conclut que la phrase n'est guère qu'un nom complexe, la seule différence entre mot et phrase étant que le mot, qui renvoie à la « chose » est inanalysable, tandis que la phrase ou l'énoncé [*Satz*], qui désigne un état de choses, est par essence décomposable. L'auteur se réfère du reste en note (*ibid.*, p. 110) à un texte de Tarski (1958), où ce dernier considère qu'on pourrait rapprocher le contenu de la phrase du contenu du mot, à condition d'élargir l'emploi du terme *dénomination* [*Bezeichnen*], en ne l'employant plus seulement pour les mots, mais aussi pour les phrases, et à condition de s'accorder à appeler *état de choses* ce qui est *dénommé* par une phrase. Comme chez Bühler, la dimension illocutoire de la phrase disparaît donc. Comme on peut le voir, la démarche adoptée a, contrairement à bien d'autres, le mérite d'être épistémologiquement cohérente, mais au prix d'un sacrifice heuristique. En n'étant plus qu'une dénomination, le *Satz* aura perdu des propriétés qui lui semblaient traditionnellement constitutives, sans compter que *le problème grammatical*, celui de l'hétérogénéité du métalangage, est, comme chez Bühler, plutôt contourné que résolu. En concevant le mot ou l'énoncé comme dénomination, comme nom de quelque chose²⁹, plutôt que comme une partie du discours, l'auteur s'épargnait d'aborder l'obstacle de front.

4.3. Si le rabattement de la prédication sur la détermination partage avec le lexicalisme dépendancier une certaine abstinence épistémologique, la différence

28 Ce recours au terme d'*intention* mérite d'être souligné, car contrairement à ce qu'on pourrait attendre, Hartmann ne conserve pas ce qui faisait le cœur de la doctrine des intentions, reprise par Brentano, Husserl ou encore Pierce, lesquels soulignaient, comme les médiévaux, la différence entre intentions première et seconde. « Le mode sous lequel la "simple représentation" d'un état de choses signifie son objet, écrit à ce sujet Husserl (1992b, p. 381) est d'un autre ordre que le mode du jugement qui tient cet état de choses pour vrai ou faux. »

29 L'un des ouvrages de Hartmann a pour titre *Das Wort als Name*.

est donc que des gens comme Bühler ou Hartmann abordent le *Satz* dans une perspective plus fonctionnelle, moins positiviste que celle des comparatistes. Cette perspective fonctionnelle a simultanément donné lieu à une simplification inverse qui, au lieu de renoncer à la spécificité du *Satz* (soit « le tout ») en conservant la syntaxe (« les parties »), a constitué à sacrifier les parties. Ce choix était à vrai dire déjà en germe dès l'instant qu'on introduisait sous une terminologie ou une autre la notion de forme interne. Ainsi chez Meyer-Lübke (1900, p. 3), qui estime que le « groupe de mots, chose exclusivement formelle » n'est pas du même ordre que la proposition « chose exclusivement abstraite³⁰ ». Même propos chez Jespersen (1924, p. 308 ; 1971, p. 438-439), qui voit dans la phrase [*sentence*] une « catégorie purement notionnelle » qui « ne s'attache à aucune forme particulière que devrait prendre un mot ou un groupe de mots »³¹. On retrouve sans surprise ce type de solution dans les approches pragmatiques. À ce titre, le cas de Gardiner illustre même un double changement car, chez lui, non seulement la question des constituants grammaticaux disparaît purement et simplement, mais la « fonction » perd elle-même toute interprétation grammaticale voire simplement formelle.

Pour Gardiner en effet, dont le vocabulaire prend parfois des accents involontairement humboldtiens, une phrase [*sentence*] n'est pas caractérisée par une forme particulière, mais par sa finalité, soit par « la volonté d'un locuteur qui, en articulant les signes verbaux utilisés, les projette dans la réalité et leur insuffle une vitalité qui leur fait défaut à d'autres moments » (1989, p. 82). Ce qui fait, poursuit l'auteur, qu'il importe peu qu'en voyant soudain la pluie tomber par la fenêtre, James dise à son interlocutrice *Look at the rain !* ou, taciturne, *Rain !*, car il n'y a aucune raison de refuser le statut de phrase à un énoncé plutôt qu'à l'autre. La phrase est, conclut-il, l'unité du discours [*speech*]. « Tandis que la théorie moderne prend pour critère le but ou l'intention, la conception ancienne ne voyait dans la phrase qu'une question de forme extérieure » (*ibid.*, p. 62). La forme phrastique (soit « sujet + prédicat » si on y tient) est un fait de langue. Mais ce qui fait d'une séquence de forme {S + P} une phrase, estime Gardiner, ce n'est pas cette forme, mais l'intention du locuteur dans une circonstance déterminée. *He is well* a la forme d'une phrase, mais n'en est pas une dans *I hope he is well* parce qu'il n'en a pas la fonction (*ibid.*, p. 163-164).

Gardiner consacre de nombreuses pages à cette « intention » du locuteur, dont le champ recoupe à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui la valeur illocutoire d'un énoncé. Il est surtout caractéristique, on le voit du reste dans la citation ci-dessus, que ce critère remplace chez lui à peu près totalement l'analyse syntaxique. Le seul critère formel évoqué un peu plus loin est en effet le critère prosodique, c'est-

30 *Begrifflich* dans l'original allemand, soit plus exactement : « conceptuel ».

31 Jespersen illustre cela par des énoncés du type *To the rack with him !* qu'il considère comme une phrase complète. La structure sujet-prédicat n'est donc selon lui que l'expression d'une « tendance conduisant à l'imitation à grande échelle des combinaisons les plus fréquentes ». Le découplage entre forme et signification est cette fois total.

à-dire un trait « morphologique » dont on ne considérerait pas à cette époque qu'il pût faire l'objet d'une description par analyse ou concaténation. Compte tenu de la date de publication de l'ouvrage (1932), la formule de Gardiner, qui fait appel (*ibid.*, p. 170) à une « qualité phrastique » révélant l'intention du locuteur, rend par contre certains rapprochements tentants. Pareille expression évoque en effet, sinon une parenté historique effective, du moins une certaine communauté de pensée avec la Gestalt, dans la terminologie de laquelle la « qualité » (la *Gestaltqualität*) désigne justement ce qui n'est pas du même ordre que, disons, une morphologie physique.

5. UNE SOLUTION ?

5.1. En toute rigueur, ce qui vient d'être esquissé n'est rien de plus qu'une typologie commode, un artefact d'historien permettant de dégager quelques attitudes types. Il va au demeurant de soi qu'aucune d'entre elles n'est incarnée à l'état pur dans les thèses de tel ou tel, même s'il existe des cas effectivement bien typés, comme le fut l'approche dénominationniste d'Hartmann ou, plus tard, la *Word Grammar* de R. Hudson. L'avantage de cet artefact est surtout de distribuer sur un mode quasi déductif les objets empiriques que sont les théories grammaticales et/ou théories du langage qui viennent d'être sommairement évoquées. Dans ce cadre construit, tout se passe en effet comme si ces théories se disposaient les unes par rapport aux autres comme autant de réponses à un problème ou une aporie, que celle-ci ait été ou non thématifiée. S'agissant du *Satz* et de ses « parties », il n'y a guère à l'époque que l'œuvre de J. Ries dont on puisse considérer sans doute possible qu'elle en fut une thématification explicite. L'hypothèse descriptive de l'historien est cependant que l'artefact ainsi construit n'est pas pour autant pure fiction. Dans le cas en question, il permet de lister les différentes stratégies possibles. – Les échecs : impossibilité d'atteindre l'élément, incapacité d'atteindre la totalité ; et les stratégies d'évitement : conception restrictive de la totalité ou renoncement aux « parties ». On peut de même en énumérer les horizons de référence : un horizon lexicaliste (la grammaire dépendancielle), un horizon « formel » (le *Satz* comme *Gebilde*, comme structure), un horizon pragmatique (*e.g.* l'intention de communication), un horizon psychologique (la *Vorstellung*). Au reste, évoquer cette hétérogénéité des horizons de référence est quasiment trivial puisque la simple consultation d'une grammaire académique récente suffit pour en constater le caractère quasi tétalogique. Qu'en résulte-t-il pour la question qui nous occupe ici ? De manière transversale à ces différents horizons, on observe donc deux types de métalangages possibles : des métalangages hétérogènes qui mêlent observables immédiats et notions construites, et sont alors contraints de solliciter des postulats exogènes pour les articuler, et des métalangages homogènes ou homogénéisés, contraints quant à eux de sacrifier une partie de leur objet initial. Voilà donc,

condensée en quelques mots, l'aporie du tout et des parties appliquée à la phrase ou à l'énoncé.

5.2. Il existe une dernière voie, plus ou moins symétrique de celle choisie par Ries, que les grammairiens semblent avoir hésité à emprunter, mais qui fut esquissée par des gens qui s'intéressaient au langage sans être grammairiens de profession. Que fait par exemple Husserl dans sa fameuse troisième *Recherche* ? Il se livre à une généralisation du concept de « partie », tout en rejetant corrélativement la thèse wundtienne qu'un tout [*Ganzes*] posséderait une forme unitaire, une *gestalt*, cette thèse dont nous avons vu plus haut qu'elle se retrouve presque à l'identique chez Thom, et sous une forme plus sophistiquée chez Ries.

L'incomplétude est définie par Husserl comme l'impossibilité d'apparaître autrement que comme partie d'un tout plus large (1992b, p. 319). Ce qui semble correspondre à l'intuition ordinaire, que l'incomplétude husserlienne intègre du reste : quoique composé, le syntagme *plus grand qu'un homme* sera ainsi jugé sémantiquement « incomplet ». Mais cette notion prend une valeur plus générale, et repose sur la substitution du couple {complet/incomplet} au couple intuitif {tout vs. partie}. Ceci débouche sur une véritable méréologie, conduisant par exemple l'auteur à considérer la couleur comme une « partie » de l'espace perceptif, puisqu'elle est « incomplète » sans l'étendue. Pour la phénoménologie, il s'agit naturellement d'une incomplétude des contenus et non des formes³², mais nous pouvons négliger cet aspect et nous contenter du principe qu'en tire l'auteur : « À chaque incomplétude correspond une loi, selon laquelle un contenu du type en question, disons du type a , ne peut exister qu'en relation avec un ensemble (α , β , ... μ) dans lequel β , ... μ sont les signes de contenus déterminés » (*ibid.*, p. 319-320).

Que fait Marty de son côté dans ses *Untersuchungen...* (1908) ? Il se livre à une critique en règle des deux métaphores intuitives associées au concept d'*εἶδος*, la *gestalt* et le contenant, et remplace les termes de « catégorèmes/syncatégorèmes » par ceux d'*expressions autosémantiques et symsémantiques*³³. Et ceci le conduit à une méréologie dont l'esprit semble voisin de celle de Husserl : doit être appelée partie tout ce qui présente une dépendance, quelle que soit sa nature. Observons que si on essaie de définir la totalité « phrase » de cette façon, on obtient donc, non pas un trait discriminant, mais une série ouverte de facteurs, lexicaux, syntaxiques, prosodiques, communicationnels, etc. ; quelque chose donc, qui à plus d'un égard, n'est pas bien loin du fonctionnalisme bühlérien³⁴.

32 Pour Husserl, une expression [*Ausdruck*] incomplète est simplement anormale, et ne relève donc pas de la même analyse.

33 On attribue souvent une approche plus « psychologique » à Husserl et plus « sémiotique » à Marty. Je n'entre pas dans ce débat, préférant souligner ce qui rapproche ici les deux auteurs. Sur la critique martienne de l'*εἶδος* aristotélicien, cf. Majolino (2003).

34 Sur la proximité entre Bühler et Marty, cf. Cesalli et Friedrich (2014).

Chez les psychologues de profession, quelque chose du même genre s'était esquissé. Dans son ouvrage de synthèse, Ombredane (1951, p. 211-213) cite par exemple la définition proposée par William et Clara Stern (1907, p. 164), pour qui le *Satz* « est l'expression d'une attitude globale réalisée ou sur le point de se réaliser dans un contenu de conscience ». Ombredane souligne dans son commentaire que la parenté avec Wundt est partielle, car l'intérêt, selon lui, d'une telle définition est de prendre en compte les motifs affectifs et autres qui poussent le sujet à parler. Pour Ombredane, il s'agit plus généralement d'intégrer dans le concept de phrase une multitude de critères formels, pragmatiques, et idiosyncrasiques. En bref, non plus tant de décrire la phrase elle-même que d'appréhender la polyfactorialité qui conduit à son expression.

Ceci peut être retraduit dans le langage de la méréologie. Définir en bref comme « élément » tout ce qui est corrélé à un complémentaire, quelle qu'en soit la nature, impliquait de renoncer aux classes distributives, au profit d'une modélisation par classes collectives, intégrant des moments abstraits et hétérogènes, des complémentations multifactorielles, constituées, ce qui peut paraître paradoxal, d'une liste non close de facteurs. Adopter cela en grammaire, c'est-à-dire renoncer aux « niveaux d'organisation » et à toute approche séquentielle, par modules, de la syntaxe, offrait la voie à une modélisation simple de phénomènes jugés anomaux, quoique par ailleurs bien identifiés dans la tradition, tels la remontée du relatif ou le *split subject*. Cette voie n'a guère été exploitée en syntaxe grammaticale. Sans doute parce que la conséquence en eût été une conception très empirique, autant dire statistique, du concept de *Satz*, très éloignée d'une totalité intuitive.

On se demande, à l'issue de ce rapide parcours, s'il peut du reste exister d'autres totalités intuitives que celle incarnée par Ries, ou, récemment et sous un mode moins conceptualisé, par Thom, et, avant eux, par leur prototype wundtien. Et on se dit alors que de deux choses l'une. Soit ils ont raison. Il existe des formes globales dans le réel. L'espace phénoménologique est strictement dénombrable et, du moins dans la conception thomiste, l'espace syntaxique lui est isologue. Cela fait beaucoup d'hypothèses, mais pourquoi pas ? Soit ils ont tort, et dans ce cas une approche paradigmatique de la syntaxe³⁵ est illusoire, car elle se révélerait tâche littéralement infinie. Dans un cas comme dans l'autre, quoique pour des raisons différentes, l'articulation de ce tout putatif et de ses parties paraît bien compromise.

35 C'est ainsi que Jakobson a un jour (1972) qualifié l'entreprise de Tesnière.

RÉFÉRENCES

- Albano Leoni, Federico, 2009. *Dei suoni e dei sensi : il volto fonico delle parole*, Bologna, Mulino.
- 2014. *Des sons et des sens*, Lyon, ENS éditions.
- Bauer, Friedrich & Duden, Konrad, 1882. *Grundzüge der neuhochdeutschen Grammatik für höhere Bildungsanstalten*, Nördlingen, Beck.
- Becker, Karl, Ferdinand, [1841²] 1970. *Organismus der Sprache*, Hildesheim/New-York, Olms.
- Belna, Jean-Pierre, 1997. « Les nombres réels. Frege critique de Cantor et de Dedekind », *Revue d'Histoire des Sciences* 50 (1-2), 131-158.
- Bühler, Karl, 1968 [1936]. « Das Strukturmodell der Sprache », *Travaux du Cercle de Linguistique de Prague* 6. *Études dédiées au quatrième congrès des linguistes*, Nendeln, Kraus Reprint, 3-12.
- 1992. « Le modèle structural de la langue » (= Bühler [1936]), trad. P. Caussat, *Langages* 107, 55-61.
- 1999 [1934]. *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, Lucius & Lucius.
- 2009. *Théorie du langage* (= Bühler [1934]), trad. D. Samain, Marseille, Agone.
- Cesalli, Laurent & Friedrich, Janette, 2014. *Anton Marty & Karl Bühler. Between Mind and Language*, Basel, Schwabe AG.
- Delacroix, Henri, 1924. *Le langage et la pensée*, Paris, Alcan.
- Dittrich, Otmar, 1902. « Die sprachwissenschaftliche Definition der Begriffe “Satz” und “Syntax“ », (*Festschrift Wilhelm Wundt zur siebzigsten Geburtstage überreicht von seinen Schülern*), *Philosophische Studien* 19, Leipzig, Verlag von Wilhelm Engelmann, 93-127.
- 1903. *Grundzüge der Sprachpsychologie I. Allgemeinpsychologische Grundlegung*, Halle, Verlag von Max Niemeyer.
- Ehrenfels, Christian von, 1890. « Über Gestaltqualitäten », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie* XIV (3), 240-292.
- 2007. « Sur les “qualités de forme” » (= Ehrenfels [1890]), trad. D. Fisette, in Fisette & Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 226-259.
- Erdmann, Oskar, 1886. *Grundzüge der deutschen Syntax nach ihrer geschichtlicher Entwicklung*, Stuttgart, Verlag der J.G Cotta'schen Buchhandlung.
- 1887. *Deutsche Literaturzeitung. Wochenschrift für Kritik der Internationalen Wissenschaft* 8/26, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 956-957.
- Gardiner, Allan, Henderson, 1932. *The Theory of Speech and Language*, Oxford, Clarendon Press.
- 1989 [1932]. *Langage et acte de langage. Aux sources de la pragmatique*, trad. C. Douay, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Göttinger, Maximilian, Wilhelm, 1830. *Deutsche Sprachlehre für Schulen. Zwei Abtheilungen in einem Band*, Frankfurt am Main, Sauerländer.
- 1839. *Die deutsche Sprache II. Satzlehre*, Stuttgart, Hoffmannsche Verlagsbuchhandlung.
- Hartmann, Peter, 1958a. « Zur Berücksichtigung der Zeit in der Sprache », repris dans H. Moser (Hsg.), 1969, *Das Ringen um eine neue deutsche Grammatik, Aufsätze aus drei Jahrzehnten (1929-1959)*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 446-482.
- 1958b. *Das Wort als Name. Struktur Konstitution und Leistung der benennenden Bestimmung*, Köln, Opladen.
- 1959. *Die Sprache als Form*, Den Haag, Mouton & Co.
- Hudson, Richard, 1984. *Word Grammar*, Oxford, Basil Blackwell.
- Humboldt, Wilhelm von, 1979⁵. *Schriften zur Sprachphilosophie*, Stuttgart, Cotta.
- 1974. *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, trad. P. Caussat, Paris, Seuil.

- Husserl, Edmund, 1992a. *Philosophie der Arithmetik. Gesammelte Schriften* 1, Hamburg, F. Meiner.
- 1992b. *Logische Untersuchungen*, II.1. *Gesammelte Schriften* 3, Hamburg, F. Meiner.
- Jakobson, Roman, 1972. « Entretiens de Roman Jakobson avec Jean-Pierre Faye, Jean Paris et Jacques Roubaud », *Hypothèses. Trois entretiens sur la linguistique et la poétique. Présentations et contributions de J.P. Faye, J. Paris, J. Roubaud, M. Ronat*, Paris, Laffont, 33-49.
- Jespersen, Otto, 1924. *The Philosophy of Grammar*, London, George Allen & Unwin Ltd.
- 1971. *La philosophie de la grammaire* (= Jespersen [1924]), trad. A.M. Léonard, Paris, Minuit.
- Junker, Heinrich, 1924. « Die indogermanische und die allgemeine Sprachwissenschaft », *Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für Wilhelm Streitberg*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1-64.
- Koffka, Kurt, 1935. *Principles of Gestalt Psychology*, London, Routledge & Kegan Paul.
- Lavoisier, Antoine, 1789. *Traité élémentaire de chimie : présenté dans un ordre nouveau et d'après les découvertes modernes. Discours préliminaire*, Paris, Cuchet.
- Lemaréchal, Alain, 1989. *Les parties du discours*, Paris, PUF.
- Majolino, Claudio, 2003. « Remarques sur le couple forme/matière. Entre ontologie et grammaire chez Anton Marty », *Les études philosophiques* 64, 65-81.
- Marty, Anton, 1908. *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Niemeyer.
- Meillet, Antoine, 1948 [1921]. *Linguistique historique*, Paris, Champion.
- Meiner, Johann, Werner, 1781. *Versuch einer an der menschlichen Sprache abgebildeten Vernunftlehre oder philosophische une allgemeine Sprachlehre*, Leipzig, Breitkopf.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, 1890-1902. *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig, Reisland.
- 1900. *Grammaire des langues romanes III : Syntaxe*, traduction française par Auguste et Georges d'Outrepeot, Paris, H. Welter.
- Miklosich, Franz, 1876. *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*. III : *Wortbildungslehre* ; IV : *Syntax*. Wien, Wilhem Braumüller.
- Ombredane, André, 1951. *L'aphasie et l'élaboration de la pensée explicite*, Paris, PUF.
- Paul, Hermann, 1880. *Principien der Sprachgeschichte*, Halle, Max Niemeyer.
- Petitot, Jean, 1979. « Hypothèse localiste et théories des catastrophes », *Actes du colloque de Royumont Théories du langage, Théories de l'apprentissage*, Paris, Seuil, 515-524.
- Riener, Nick, 2005. *The semantics of polysemy. Reading meaning in English and Warlpiri*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Ries, John, 1967 [1894]. *Was ist syntax ? Ein kritischer Versuch*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Samain, Didier, 2000. « Le langage et l'idiome : les partitions sur l'espace grammatical au vu de quelques pathologies », *Sémiotiques* 18/19. *Incidences de l'impossible dans le langage*, 31-63.
- Sapir, Edward, 1921. *Language. An Introduction to the Study of Speech*, New-York, Harcourt, Brace and Company.
- Stern, William & Stern, Clara, 1907. *Die Kindersprache. Eine psychologische und sprachtheoretische Untersuchung*, Leipzig, Barth.
- Tarski, Alfred, 1958. « Grundlagen und Aufgaben der modernen Semantik », *Deutsche Universitätszeitung* 13, 138-149.
- Thom, René, 1978. *Morphogenèse et imaginaire*, Paris, Lettres modernes, coll. « Circé ».
- Thrämer, Theodor von, 1850. *Entwurf einer deutschen Sprachlehre zunächst für den Gebrauch von Lehrern*. Theil I *Satzlehre*, Dorpat, Kluge.
- Varenne, Franck, 2011. *Modéliser le social. Méthodes fondatrices et évolutions récentes*, Paris, Dunod.
- Wegener, Philipp, 1885. *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*, Halle, Niemeyer Verlag.

- Weisgerber, Leo, 1941 [1928]. *Muttersprache und Geistesbildung*, Göttingen, Vanderhoeck & Ruprecht.
- Wundt, Wilhelm, 1900. *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythos und Sitte*. I : *Die Sprache*, Bd.2., Leipzig, W. Engelmann.
- 1901. *Sprachgeschichte und Sprachpsychologie mit Rücksicht auf B. Delbrück's Grundfragen der Sprachforschung*, Leipzig, W. Engelmann.
- Wurst, Raimund, Jakob, 1838. *Theoretisch-praktische Anleitung zum Gebrauche der Sprachdenklehre : ein Handbuch für Elementarlehrer*, Reutlingen, Johann Conrad.